précédent), et des pots ronds de différente grandeur, faits par les femmes avec une terre noire assez fine.

Les Indiens que je vis à l'aldea étaient des Malalís, et je reconnus chez eux absolument les mêmes traits que j'avais observés chez les Coroados d'Ubá, c'est-à-dire tous ceux qui me paraissent caractériser le plus généralement la race américaine [1]. La taille des Malalís est petite ; leur poitrine et leurs épaules sont larges, leurs cuisses et leurs jambes menues ; ils ont le cou peu alongé, la tête grosse et ronde, les cheveux noirs, plats et touffus, de grands yeux, l'os des joues proéminent, le nez épaté, la bouche grande, les mâchoires avancées.

J'observai cependant chez quelques-uns de ces Indiens des différences individuelles qui me frappèrent. Un d'entre eux, que je vis au Quartel do Canto da Serra de S. João, avait le bas du visage sensiblement plus étroit que le haut, la figure beaucoup plus alongée que celle des Coroados, la tête moins grosse et le nez moins épaté ; enfin il ressemblait beaucoup à deux *Coyapós* ou *Cayapós* de la province de Goyaz, que j'avais eu occasion de voir à Ubá. Avec le Malalí dont je viens de parler, se trouvaient deux jeunes gens de quatorze à quinze ans, qui, par leur figure, ne diffé-

[1] Je ne connais d'autres Américains indigènes que ceux du Brésil ; mais je crois qu'il n'y a entre eux et les Indiens des États-Unis, du Pérou, du Haut-Paraguay, que les différences qui peuvent exister entre les diverses nations d'une même race.

raient pas moins que lui des autres habitans de S. Antonio. Ces deux jeunes gens, qui étaient fils du capitaine des Malalís, ne me parurent avoir rien dans leur physionomie qui appartînt à la race américaine; mais je leur trouvai plutôt quelque chose des traits et du teint des mulâtres. Cette ressemblance, au reste, s'explique assez bien par les rapports que les Malalís eurent jadis avec des nègres fugitifs; je dois ajouter aussi que la grand'mère du capitaine des Malalís était une négresse, et peut-être celle qui autrefois, dit-on, gouverna la peuplade.

Un caractère que je crois absolument sans exception chez les Indiens du Brésil méridional et des Missions de l'Uruguay, c'est la couleur des yeux, que j'ai constamment trouvée noire. La position des organes de la vue fournit encore un autre caractère. Chez les Indiens, en général, les yeux sont un peu bridés; ils sont obliques, et leur angle extérieur se trouve plus élevé que l'intérieur. Cependant ces caractères de position et de forme ne sont pas sans exception.

Quant à la couleur des Indiens, je partage l'opinion du baron d'Eschwege, qui croit que la teinte cuivrée qu'on leur a attribuée, et qui se rencontre réellement chez plusieurs d'entre eux, ne leur est pas naturelle [1]. Parmi les Indiens que je vis à Passanha, je n'observai la couleur cuivrée que chez deux individus qui ne portaient point de chemise. Les autres, qui étaient vêtus, avaient la peau simplement basanée, et même

[1] Voyez *Journ. von Brasilien*, I, p. 84.

d'un jaune beaucoup moins obscur que celle des mulâtres. Sur les bords du Jiquitinhonha, il existe des Botocudos presque blancs, et je vis à Passanha un jeune homme de cette nation qui non-seulement n'était point cuivré, mais dont les joues étaient embellies par le rose le plus agréable. Les Botocudos que les soldats de Passanha prennent dans les bois, perdent peu à peu la couleur cuivrée quand on leur a donné des vêtemens, et ils ne conservent qu'une teinte jaunâtre plus pâle que celle des mulâtres et un peu plus obscure que celle des blancs attaqués de la jaunisse, teinte qui même est à peine sensible chez certains individus plus blancs que quelques-uns de nos paysans français. La couleur cuivrée des Indiens qui restent nus n'est donc véritablement que le résultat de leur malpropreté, et celui de l'ardeur du soleil et de toutes les intempéries auxquelles ils sont continuellement exposés. Voici encore un fait qui tend à confirmer ce que j'avance ici. Lorsque j'étais dans les Minas Novas, je vis un jeune mulâtre qui, avec les cheveux crépus des nègres, avait une figure fort agréable et tous les traits des Européens. Dans le moment où j'arrivai à la chétive demeure qu'il occupait, il ne portait qu'un simple caleçon de toile de coton, et il paraît que c'était là son vêtement ordinaire. Sa peau, qui restait exposée à l'ardeur du soleil et à une poussière très-abondante, était d'une teinte aussi cuivrée que celle des Indiens qui ont la couleur la plus obscure ; et certainement ce jeune homme n'appartenait nullement à la race américaine.

S'il existe des traits de physionomie à peu près communs à toutes les peuplades indiennes, il y a aussi dans la prononciation de toutes, malgré la variété de leur langage, certains caractères qui me paraissent appartenir à la race. Tandis que les Espagnols, Portugais, Italiens, Français, Allemands, Hollandais, Danois, et probablement toutes les nations d'origine caucasique, parlent de la bouche, les Indiens, au contraire, tirent du gosier les sons qu'ils font entendre, serrent ordinairement les dents, écartent très-peu les lèvres, et remuent à peine la langue. Il est cependant facile de sentir qu'au milieu de ces caractères généraux, il doit y avoir, dans la prononciation des différens idiomes, des nuances particulières. Ainsi les Malalís ont beaucoup de sons qui viennent du nez, ce que je n'avais point observé dans la langue des Coroados. La langue des Monoxós a une prononciation encore plus sourde que celle des Malalís; et il est, dans la première de ces deux langues, des mots qui peuvent à peine se représenter avec nos lettres, tant les consonnes y sont affaiblies, et tant les voyelles y sont gutturales. Par exemple, ce n'est qu'à force de faire répéter le mot monoxó qui équivaut à notre mot *niel*, qu'il m'a été possible de sentir que ce même mot monoxó pouvait être représenté par les lettres suivantes, *paug*, sur lesquelles il faut glisser, presque sans remuer la langue et les lèvres, en poussant l'air hors du gosier. Au reste, s'il est vrai, comme le prétendent les Malalís, qu'ils aient avec les Monoxós une origine commune, il est bien extraordinaire que leurs langues

différent autant entre elles. On pourra en juger par le vocabulaire suivant [1] : Dieu : Malalí, *Tupán ;* Monoxó, *id.* — Église : Mal., *Tupánhué ;* Mon., *id.* — Feu : Mal., *coiá ;* Mon., la prononciation française du mot *keu.* — Eau : Mal., *checheé ;* Mon., la prononciation française du mot *tiaîne.* — Chemise : Mal., *camisán ;* Mon., *topitchaiti.* — Coignée : Mal., *pí ;* Mon., *pihim* (*h* aspiré). — Père : Mal., *manaiamcá ;* Mon., *tatán.* — Mère : Mal., *itá ;* Mon., *hahaim* (ce mot se prononce entièrement de la gorge et du nez). — Enfant : Mal., *iopnán ;* Mon., *totjó.* — Homme : Mal., *niopsá ;* Mon., *etpím.* — Femme : Mal., *nioptánpitecnán ;* Mon., *atichum.* — Allons manger, allons boire, allons dormir : Mal., *ia nasit, ia mococcioc, ia míhocno* (dans ce dernier mot l'*h* est aspiré, et la syllabe *hoc* se prononce du nez) : Mon., *nham atchin, nham atcham* (prononcez comme on prononcerait en français un mot ainsi écrit : *atchame*), *nham monón.* — Puce pénétrante : Mal., *amñai* (*h* aspiré) ; Mon., *toctao.* — Serpent : Mal., *háhim ;* Mon., *nhan.* — Miel : Mal., *tón ;* Mon., *paug* (ce mot se prononce dans la gorge, presque sans ouvrir la bouche). — Tête : Mal., *cai ;* Mon., *toi.* — OEil : Mal., *achetó ;* Mon., *inguá.* — Nez : Mal., *cegi ;* Mon., *nitchicoi.* — Bouche : Mal., *iataço ;* Mon., *nicoi.* — Dent :

[1] Je suis ici l'orthographe portugaise, qui se rapproche mieux que la nôtre de la manière dont on prononce, et qui peut peindre des sons nasaux à peu près semblables à ceux des langues indiennes. L'ñ est long.

MAL., *ajo*; MON., *tchooi*. — Langue : MAL., *nhocnho*; MON., *tchapetan*. — Gorge : MAL., *aon*; MON., *ictacai*. — Bras : MON., *nhîmnoi* (dans ce mot l'*o* doit être prononcé fortement du nez). — Doigt : MAL., *anhemeó*; MON., *nhîmatón*. — Cuisses : MON., *ennhé*. — Jambes, *ennhîotá*. — Pieds : MON., *impata*. — Ongles, *nhmîatchai*.

J'ai dit tout à l'heure que les Malalís croyaient avoir avec les Monoxós une origine commune. Les Indiens de S. Antonio ont en effet conservé quelques traditions historiques. Ils prétendent que les Panhames, les Malalís, les Pendis ou Pindis, les Monoxós, les Coroados, etc., descendent du même père; qu'ils formaient autrefois une seule nation; mais que la discorde s'étant introduite au milieu d'eux, ils se séparèrent et formèrent plusieurs peuplades différentes. Cependant ces Indiens se considèrent en quelque sorte comme les enfans d'une même famille, et c'est pour cette raison sans doute qu'ils se mêlèrent si facilement lorsqu'ils se rapprochèrent des Portugais. Suivant eux, les Monoxós, originairement appelés *Munuchús*, commencèrent la guerre qui s'est toujours faite depuis entre les Botocudos et les différentes nations dont l'origine est commune. Les femmes des Monoxós ne mettaient au monde que des enfans mâles. Pour empêcher leur peuplade de s'éteindre, ces sauvages enlevèrent les femmes des Botocudos, et telle est la source de la haine qui a toujours existé depuis entre ces derniers et les Monoxós, les Malalís, etc.

Tous les Indiens de S. Antonio ont été baptisés;

presque tous ont été mariés par le curé de Passanha ; ils prient, ils vont à confesse ; cependant je crois qu'ils ont des idées très-peu exactes de la religion chrétienne ; et comment pourraient-ils en avoir de justes, vivant si loin de la paroisse, et ne recevant d'instruction de qui que ce soit? Nous demandâmes à l'un d'eux comment se disait Dieu dans sa langue ; il répondit *Tupán*. Nous lui demandâmes ensuite comment ils appelaient saint Antoine, le patron de leur village, et il répondit encore *Tupán*. Ces Indiens, d'ailleurs, croient aux maléfices, et quand ils tombent malades, ils s'imaginent souvent qu'ils ont été ensorcelés.

L'un des Malalís porte le nom de capitaine ; mais comme la peuplade est aujourd'hui entièrement soumise aux Portugais, le capitaine n'a guère d'autre autorité que celle que lui donne sur ses compatriotes la supériorité naturelle de son esprit. Il est fort aimé et fort considéré des Portugais, principalement du commandant, et c'est par son canal que les autres Malalís sollicitent les grâces qu'ils veulent obtenir.

Parmi les maisons de l'aldea, il en est une qui n'est habitée par personne : c'est la *maison du conseil*, qui appartient à la communauté. Les hommes les plus anciens et les plus considérés s'y rassemblent, et ils y délibèrent sur ce que l'on doit faire dans les circonstances importantes, sur les chasses que l'on doit entreprendre, etc. Cette espèce de conseil est un reste d'une ancienne institution qu'avaient ces Indiens avant de renoncer à la vie errante des forêts. Alors les plus vaillans formaient une réunion que l'on appelait

le *conseil des braves*, et c'était ce conseil qui décidait de toutes les entreprises.

Entre eux, les Malalís ne parlent pas d'autre langue que la leur; mais presque tous savent le portugais, et s'expriment dans cet idiome d'une manière assez intelligible.

Ils portent tous un caleçon de toile de coton blanche, et la plupart ont une chemise dont les pans, au lieu d'être cachés dans le caleçon, sont passés pardessus. Ce costume leur est commun, au reste, avec beaucoup de Portugais pauvres qui se servent ainsi de leurs chemises comme d'une espèce de blouse, afin de garantir leurs cuisses de la piqûre des épines. Quant aux femmes malalís, elles ont une jupe de toile et une simple chemise qui leur vient au-dessus du sein.

Les occupations des Indiens de S. Antonio sont l'agriculture et la chasse. Ils n'ont encore, pour atteindre le gibier, que des arcs et des flèches.

Ces bonnes gens sont timides, d'une extrême douceur, et pour obtenir d'eux ce que l'on désire, il suffit de les caresser comme de petits enfans. Ce goût des caresses n'est pas, au reste, particulier à cette peuplade, et doit être considéré, de la part de ceux qui l'éprouvent, comme un aveu tacite de leur infériorité. Quoi qu'il en soit, les Portugais blancs ou mulâtres m'ont paru traiter les Indiens avec beaucoup de douceur, et vivre avec eux dans la meilleure intelligence.

Les Indiens de Passanha sont très-portés à l'amour. Il arrive même assez souvent qu'épuisés par la volupté,

ils renoncent à la vie, et qu'ils se suspendent à quelque arbre dans la forêt.

L'un des mets favoris de ces Indiens est un gros ver blanc qui se trouve dans l'intérieur des bambous lorsque ceux-ci fleurissent, et qui a la longueur de la moitié de l'index (*bicho da taquara*). Les Indiens font cuire ces vers, et ils en retirent une espèce de graisse très-fine et très-délicate avec laquelle s'apprêtent les alimens. L'adjudant Francisco da Silva de Oliveira, dont j'ai parlé plus haut, me confirma ces détails, que je connaissais déjà, et m'en communiqua d'autres auxquels son caractère recommandable permet d'ajouter foi. Le ver dont il s'agit n'est point une nourriture saine, et lorsqu'il paraît, ce qui n'arrive pas tous les ans, puisqu'il faut pour cela que les bambous fleurissent, lorsqu'il paraît, dis-je, les Indiens éprouvent toujours des maladies. Ces hommes ont coutume de faire sécher quelques vers de bambous; ils les conservent avec soin; ils les appliquent, réduits en poudre, sur les blessures, et celles-ci guérissent avec une extrême promptitude. M. de Oliveira me dit avoir fait avec le plus grand succès l'expérience de ce remède sur lui-même et sur d'autres personnes. Ce n'est pas tout : les Indiens emploient encore le *bicho da taquara* à un usage fort différent. Lorsque l'amour leur cause des insomnies, ils avalent un de ces vers que l'on a fait sécher, sans en ôter le tube intestinal, et alors ils tombent dans une espèce de sommeil extatique qui dure plusieurs jours. Celui qui a mangé un ver desséché du bambou raconte, en se réveillant, des songes mer-

veilleux; il a vu des forêts brillantes, il a goûté des fruits exquis. Mais avant de manger le *bicho da taquara*, on a grand soin d'en ôter la tête, que l'on regarde comme un poison dangereux. Les Indiens, au reste, ne sont pas les seuls qui fassent usage comme aliment du ver dont je viens de parler. Plusieurs Portugais le regardent également comme un mets délicieux. Lorsque ces vers paraissaient, le commandant Januario en faisait fondre une grande quantité, et il gardait leur graisse pour s'en servir en guise de beurre. Désirant ne pas laisser incomplet ce qui concerne le *bicho da taquara*, je citerai ici ce que j'ai déjà écrit sur cette larve dans l'introduction aux *Plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

« Je n'avais vu chez les Malali's que les *bichos da ta-*
« *quara* desséchés et séparés de leurs têtes; mais dans
« une herborisation que je fis dans l'île S. Francisco,
« avec mon Botocudo, ce jeune homme trouva un
« grand nombre de ces vers dans des bambous fleuris,
« et il se mit à les manger en ma présence. Il brisait
« l'animal; il en ôtait avec soin la tête et le tube in-
« testinal, et suçait la substance molle et blanchâtre
« qui restait sous la peau. Malgré ma répugnance,
« je suivis l'exemple du jeune sauvage, et trouvai à ce
« mets singulier une saveur extrêmement agréable qui
« rappelait celle de la crême la plus délicate. Si donc,
« comme je ne puis en douter, les récits des Malali's
« sont fidèles, la propriété narcotique du *bicho da*
« *taquara* résiderait uniquement dans le tube intes-
« tinal, puisque la graisse environnante ne produit

« aucun accident. Quoi qu'il en soit, j'ai soumis à « M. Latreille la description que j'ai faite de l'animal « dont il s'agit, et ce profond entomologiste l'a re- « connu pour une chenille qui probablement appar- « tient au genre *cossus* ou au genre *hépiale*. »

Tous les Indiens civilisés de Passanha n'habitent point l'Aldea de S. Antonio. De ceux qui sont employés comme soldats, les uns restent au poste du Canto da Serra de S. João, les autres à un second poste qui est plus rapproché de l'aldea, et qu'on appelle *Quartel de S. Antonio*. En quittant l'aldea, nous passâmes par ce dernier poste. Il a été placé dans un fond, entre des mornes très-élevés et entièrement couverts de bois. Les baraques qui servent d'habitations au détachement sont simplement construites avec de longues perches assez grosses et très-rapprochées, et elles ont un toit couvert avec des écorces d'arbres. A l'exception de cinq, tous les militaires du poste sont des Indiens qui ont avec eux leurs femmes et leurs enfans. J'y vis un Copoxó et un Panhame, et je ne leur trouvai aucun des traits de la race indienne. Le Panhame ressemblait extrêmement à quelques-uns de nos paysans français qui ont conservé cet air de simplicité que l'on voudrait toujours trouver aux champs. Comme ce Panhame est le seul que j'aie jamais rencontré, il m'est impossible de déterminer si ses traits étaient purement individuels, ou s'ils appartenaient réellement à une horde entière, ce qui constituerait une exception extrêmement remarquable.

Je vis, auprès de Passanha, plusieurs Botocudos de